

ENTRELACS

Entrelacs

Cinéma et audiovisuel

6 | 2007
L'Arbre

Sur un arbre perché

Jean-Louis Leutrat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/entrelacs/109>

DOI : 10.4000/entrelacs.109

ISSN : 2261-5482

Éditeur

Éditions Téraèdre

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2007

Pagination : 47-51

ISBN : 978-2-912868-70-1

ISSN : 1266-7188

Référence électronique

Jean-Louis Leutrat, « Sur un arbre perché », *Entrelacs* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 01 août 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/entrelacs/109> ; DOI : 10.4000/entrelacs.109

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Sur un arbre perché

Jean-Louis Leutrat

- 1 Il y a une très forte présence de l'image de l'arbre dans la peinture et dans la littérature. Elle s'étend même à la philosophie. Heidegger, dans un passage de *Qu'appelle-t-on penser ?*, écrit : « Nous nous mettons en face d'un arbre, devant lui, et l'arbre se présente à nous. Qui est-ce qui fait proprement la présentation, l'arbre ou nous ? Ou les deux ? Ou aucun des deux ? (...) L'arbre ne s'est-il pas présenté à nous avant, pour que nous puissions nous porter au-devant de lui et nous mettre en face ? »¹ A ce texte célèbre j'opposerai un passage de *La Colombe d'argent*, un roman de l'écrivain russe Andréï Biély : « Le chêne cinq fois centenaire, tricéphale mais avec un unique tronc creux, déployait ses trois cimes dans les derniers feux du soir ; dans ce tronc, voilà déjà une petite heure que mon héros y rêvassait. »² Ces deux textes proposent deux attitudes relativement à l'arbre, la confrontation à distance ou l'absorption dans l'arbre. Je vous propose une promenade afin de rêvasser plutôt que de penser, et pour cela je vais vous inviter, non pas dans le tronc, mais sur l'arbre ou sous l'arbre.
- 2 De même que j'ai confronté deux textes pour mieux les opposer, je mettrai en résonance deux œuvres pour les rapprocher. Et j'espère que du rapprochement du Peintre Le Gac et du cinéaste Resnais résultera à propos de l'arbre une petite nébuleuse où s'enchevêtrèrent l'enfance, les lectures, l'écriture, ou encore le travail de création.
- 3 Je suis frappé par une photographie figurant au quatrième de couverture du livre de Jean Le Gac, *Le Peintre XYZ*. Ce livre accompagnait une exposition rétrospective de l'œuvre du Peintre présentée au Château de Villeneuve fin 2002, début 2003. Le commissaire de cette exposition donnait cette description de la photographie : « Pour l'heure on nous signale la présence d'un étrange personnage aux allures de navigateur de l'espace aperçu dans les branches de l'immense frêne, planté sous François Ier, juste devant le château des Seigneurs de Villeneuve. » Cet « astronaute » insolite par sa tenue et sa posture, tel un certain baron perché, c'est bien sûr Jean Le Gac lui-même. Mais cette photographie (qui a servi également pour une affiche accompagnant la manifestation) fait souvenir d'une image de film montrant un enfant lisant un roman d'aventures intitulé *Le Roi de l'or* dans les frondaisons d'une île bretonne du golfe du Morbihan. Cet enfant se nomme Jean Le Gall et, devenu adulte, il est l'un des trois personnages principaux du film d'Alain Resnais,

Mon Oncle d'Amérique (1978). Jean Le Gac n'a jamais fait mystère de son admiration pour Resnais et quant au glissement de Jean Le Gall à Jean Le Gac, il s'effectue de lui-même.

- 4 C'est donc au sommet d'un arbre que le jeune Jean Le Gall (*Mon Oncle d'Amérique*) se réfugie pour lire. L'arbre est propice à l'enfant puisqu'il offre une protection dans ses feuillages et un poste d'observation aussi. Des hommes dans des arbres, qui sont (ou qui étaient il n'y a pas si longtemps encore) des figures familières au monde de l'enfance, il y en eut beaucoup, à commencer par Tarzan, un homme singe, ou les hors-la-loi de la forêt de Sherwood. Dans le film de Resnais qui suit *Mon Oncle d'Amérique*, *La Vie est un roman* (1983), les arbres tiennent encore une place non négligeable et ils servent d'espace de jeu aux enfants : ils appartiennent à la forêt d'Ardenne, celle du *Comme il vous plaira* (*As You Like It*). Une porte s'ouvre dans le tronc de l'un de ces arbres qui conduit au royaume légendaire.
- 5 La situation élevée, quand on est « sur un arbre perché », permet de prendre ses distances d'avec le réel. N'oublions pas « Les préparatifs de voyage en ballon » organisés par Le Gac en juillet 1985, et qui impliquaient le survol en mongolfière de la région des bastides près d'Albi. Un tropisme aérien, ou une attirance pour l'aviateur et son costume, semblent se manifester chez le Peintre de façon récurrente. Qu'est-ce donc qui rattache Le Gac dans l'arbre de Villeneuve à l'enfant dans l'arbre de l'île de Logoden ? La réponse est simple : l'enfance et la passion pour les romans populaires. *Le Roi de l'or* est un album de A. Pujo, « un conte dessiné où sont narrées les aventures de Samuel Night, sorte de Monte-Cristo dont la fortune provenait d'un trésor trouvé. »³ Dans *Et le peintre. Tout l'œuvre roman*, un livre de Jean Le Gac, on peut lire : « Dis, c'est de l'or ? interrogea l'enfant. Ne recevant pas de réponse, il poursuivit en forme de litanie : C'est de l'or ! C'est de l'or ! ... »⁴
- 6 Ce lien avec le *Roi de l'or* est à ajouter à l'intérêt très vif que porte Le Gac aux diverses aventures du détective *Harry Dickson* narrées par l'écrivain belge Jean Ray au début du siècle – intérêt qu'il reconnaît devoir à Alain Resnais. Le cinéaste, c'est un fait quasi légendaire désormais, a lu enfant ces récits qu'ensuite il cherchera à porter à l'écran, mais en vain. Le Gac s'est servi de plusieurs couvertures des fascicules narrant les exploits de Harry Dickson. Il faut savoir qu'au départ Harry Dickson vient d'Allemagne et que Jean Ray, las de traduire ces fascicules en français, préféra inventer librement à partir des dessins des couvertures exerçant ce que Le Gac nomme un "regard littéral". Quant à lui Le Gac donne de ces dessins des interprétations à sa manière. Il fait un sort tout particulier à la couverture du n° 152, « Les sept petites chaises », qu'il a reproduite en la dessinant dans le volume *Et le peintre* avec ce commentaire : « le fleuron de ma bibliothèque ». Il a fait de l'original et de sa version la couverture et la 4^e de couverture du volume accompagnant l'exposition de la Villa Tamaris Pacha (2006), preuve de l'importance qu'il leur accorde. Relativement à notre sujet, qui est l'arbre, deux faits sont à noter. Sur la couverture originelle, le fond duquel émergent Dickson et son fidèle Tom Wills est l'orée d'une forêt très verte, or ce fond a complètement disparu du pastel de Le Gac, ou plutôt l'espace où devrait figurer cette forêt a été laissé volontairement inachevé si bien que Dickson semble sortir du vide dans lequel son compagnon est demeuré⁵. De fait, ce vide fait comme un écran blanc, un écran de cinéma d'où émerge Dickson. En revanche, comme on l'a déjà remarqué, le peintre faisant la *sieste* (*avec plaid et château*) se trouve sous un arbre comme s'il y avait eu réversion de l'arbre du pastel dans la photographie.
- 7 L'œuvre qu'il crée avec les transformations d'usage à partir de la couverture figure aussi dans un panneau intitulé : « Etude pour la sieste du peintre (avec plaid et château) »

(1983). Cet ensemble vertical place ce pastel entre deux photographies : celle qui occupe la partie supérieure du panneau montre le peintre (?) allongé sur un transatlantique à l'ombre d'un arbre au feuillage généreux, avec, dans le fond, la façade d'un château ; dans la photographie du bas le peintre (?), à l'ombre du feuillage, est penché sur le n° 152 des aventures de Harry Dickson, dont la couverture est aisément identifiable. Le cadrage des photographies rappelle fortement le début de la dernière scène de *Providence* (1977), le film d'Alain Resnais qui précède *Mon Oncle d'Amérique*. Dans cette scène, l'écrivain Clive Langham émerge du sommeil sur une chaise longue dans le parc de sa demeure, celle-ci étant visible dans le fond. La caméra de Resnais insiste bien sur l'environnement floral et forestier.

- 8 Le Gac a constitué une série de « siestes ». Parmi ces « siestes », celle « de Bages » est très intéressante. Il s'agit d'un panneau horizontal avec au centre une photographie montrant le peintre assoupi près d'une porte avec au-dessus de lui une magnifique branche d'arbre dont l'ombre se projette sur le mur blanc. De chaque côté de cette photographie un pastel, dont on peut supposer qu'ils représentent les rêves du Peintre ; dans le pastel de droite un homme vêtu de blanc agrippé au tronc d'un arbre vers son sommet et une paire de jumelles à la main observe attentivement quelque chose qui ne nous est pas montré. Comme le montre la scène de *Providence* ou la série des siestes de Le Gac, quand l'adulte rejoint l'arbre ce n'est pas pour y grimper mais pour prendre du repos à l'ombre, ou rêver à une œuvre possible. Or qu'est-ce que *Providence* ? Le récit d'une nuit d'insomnie d'un écrivain, ou plutôt la série des scénarios que cet écrivain construit autour des membres de sa famille au cours d'une nuit d'insomnie. Le Peintre ne fait rien d'autre : mettre en scène des proches, copier les images de ses livres d'enfant. La différence est que les scénarios de l'écrivain Clive Langham sont beaucoup plus sombres que ceux du Peintre Le Gac.
- 9 Nous sommes partis de *Mon Oncle d'Amérique*, nous y revenons pour renouer les liens du cinéma et de la peinture. A la toute fin de ce film figure en effet un arbre qui est une peinture murale, un trompe-l'œil. Il s'agit d'une œuvre d'un artiste du Land Art, « The American Forest » de Alan Sonfist, montrée en huit plans de plus en plus rapprochés. Nous sommes bien en face, comme le préconisait Heidegger, mais plus on s'approche, moins l'arbre que représente cette peinture est visible à mesure que le point de vue change ; le spectateur voit alors quelque chose de différent - les contraires se mélangent puisque la pierre l'emporte dans notre perception. La réponse à la question : « que signifient cet arbre et ces huit plans ? » reste ouverte. En revanche, le fait que le trompe-l'œil de Alan Sonfist se trouve à New York, c'est-à-dire que ce passage d'un film intitulé *Mon Oncle d'Amérique* soit le seul tourné aux Etats-Unis attire l'attention. L'association qui en découle entre l'arbre et l'Amérique prolonge ce que *Providence* laissait entrevoir de cette association. *Providence* en effet repose en partie sur le souvenir de Lovecraft : la ville de Providence dans le Rhode Island est celle où vivait l'écrivain. Le lien de l'arbre et de l'Amérique est renforcé par l'origine de la demeure de l'écrivain Clive Langham (interprété par John Gielgud) dans ce film. Elle a été trouvée dans la campagne limousine : c'est une maison de facture anglo-saxonne créée pour des porcelainiers américains, les Haviland⁶. Elle est en outre entourée d'arbres et de plantes importés des Etats-Unis, ce qui comblait l'attente de Resnais.
- 10 Dans *Providence*, une promenade dans une rue mélange des façades de la Belgique de Jean Ray à des rues américaines, de Providence notamment. Le mélange Jean Ray/Lovecraft est patent. Et les arbres sont bien présents d'un plan à l'autre. Harry Dickson était qualifié de

« Sherlock Holmes américain », pour le différencier du vrai Sherlock Holmes. Le Robert nous apprend qu'un oncle d'Amérique est un « parent riche, émigré depuis longtemps, qui apporte aux siens un héritage inattendu ». L'oncle d'Amérique peut être dit « le roi de l'or » et Harry Dickson apporte aux siens, qu'ils s'appellent Resnais ou Le Gac, un héritage très « inattendu », des images à réinventer autrement avec des arbres en prime sur lesquels il fait bon grimper en esprit pour rêvasser à loisir.

NOTES

1. Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1992, p. 43.
 2. Andréi Biély, *La Colombe d'argent*, Le Livre de Poche Biblio, 1994, p. 203.
 3. Robert Benayoun, *Alain Resnais arpenteur de l'imaginaire*, Ramsay Poche, 1985, p. 272.
 4. Jean Le Gac, *Et le peintre. Tout l'œuvre roman*, Galilée, 2004, p. 143.
 5. Il est vêtu sur le pastel d'un costume aussi blanc que celui de Le Gac dans l'arbre de Villeneuve. Dans le livre *Jean Le Gac* par Le Gac Jean on peut voir :
 - une « étude pour la Sieste du peintre (avec plaid et château), accompagnée des mêmes photographies et du même pastel mais dans une direction inversée.
 - un autre montage : Dickson seul, en plan d'ensemble (si l'on peut dire), et en dessous en plan plus rapproché avec, devant le pastel, une machine à écrire ayant dans son rouleau un texte. Ce pastel est intitulé Le délassement du peintre français (avec costume de flanelle et lande bleue). La date est 1982-84.
 - La photographie du peintre (?) recouvert d'un plaid avec en arrière-fond le château se trouve recadrée et associée au dessin d'un grimpeur dans Le délassement du peintre (avec escalade).
 6. Voir l'entretien avec A. Resnais dans *Alain Resnais. Liaisons secrètes, accords vagabonds*, Suzanne Liandrat-Guigues et Jean-Louis Leutrât, Éditions Cahiers du cinéma, 2006, p. 232.
-

AUTEUR

JEAN-LOUIS LEUTRAT

Professeur, Université de Paris III Sorbonne Nouvelle